Réservé aux abonnés

Eva Illouz, sociologue franco-israélienne : « Les convergences entre la gauche et l'islam sont particulièrement frappantes en France »

Par **LENA**

Publié le 30/10/2026 à 18h00



L'entrée de Sciences Po où sont accrochés des drapeaux palestiniens, à Paris. *REUTERS / Sarah Meyssonnier*

Les thèses développées dans le nouveau livre de la sociologue interpellent, au regard des récentes manifestations en France, mais aussi des résultats électoraux à Berlin. La haine dont Israël est la cible pourrait bientôt s'étendre à l'ensemble de l'Occident.

Par Marc Reichwein (Die Welt)

Eva Illouz confie que la gauche a toujours été son camp politique. *« Pour moi, il ne s'agissait pas seulement d'une opinion, mais d'un élément constitutif de mon identité existentielle. En tant que femme, enfant d'immigrés, juive, juive arabe, j'ai*

toujours eu le sentiment que je devais la possibilité de vivre dans la dignité aux seules conquêtes historiques de la gauche. »

Mais, de même que les socialistes ont dû reconnaître en 1989 qu'on ne pouvait pas enfermer les gens pour donner corps à l'idée d'une société sans classes, la gauche doit aujourd'hui admettre qu'elle a abandonné sa contribution la plus précieuse à la compréhension du monde : l'analyse matérialiste. Elle s'est ainsi égarée dans les catégories floues de la théorie postcoloniale.

Depuis la publication de ses ouvrages consacrés au pouvoir des émotions dans notre quotidien ou au *« capitalisme amoureux »*, la sociologue franco-israélienne Eva Illouz s'est imposée comme une figure majeure de la théorie sociale. Depuis le 7 octobre 2023, elle ne cesse de souligner combien le manque de solidarité des élites de gauche envers Israël la déconcerte.

La sécurité d'Israël, en tant qu'État dont l'existence a été reconnue par la communauté internationale en 1948, est constamment menacée. Mais Israël l'est aussi en tant qu'idée dans le discours public et jusque dans son évidence même : depuis le 7 octobre, de nombreux militants à travers le monde remettent en cause son droit à exister avec une liberté de ton sans précédent. Illouz déplore non seulement l'absence de compassion envers l'État juif, mais aussi le manque d'empathie envers la vie juive en général : *« Les Juifs et Israël se sont retrouvés pris dans le feu croisé d'une guerre mondiale, désormais bien réelle, mais silencieuse. »*

Dans son livre *Le 8-Octobre*, Illouz se demandait déjà pourquoi, dès le lendemain de l'attaque du Hamas, les victimes juives n'avaient suscité ni solidarité ni empathie, mais plutôt des justifications et une mise en « contexte » du massacre. Dans le sillage de la guerre à Gaza, le renversement des rôles entre bourreaux et victimes s'est rapidement opéré. Cette inversion n'a pas été le fait des seuls intellectuels de renom, tels que Judith Butler ou Pankaj Mishra, mais aussi de dirigeants politiques de premier plan sur la scène internationale, comme le secrétaire général de l'ONU, António Guterres, ou le président brésilien Lula da Silva, qui a qualifié la guerre menée par Israël à Gaza de nouvelle Shoah.

Illouz a désormais élargi ces constats accablants pour en faire un bilan de l'histoire des idées. Son nouveau livre s'intitule *Über die Ursprünge des neuen Antisemitismus* (Sur les origines du nouvel antisémitisme). Il retrace la manière

dont s'est diffusé, parmi de nombreux intellectuels à travers le monde, un mode de pensée qui jette un soupçon généralisé sur toutes les structures et toutes les personnes semblant incarner le pouvoir, la domination, voire simplement la force.

Les conséquences de la French Theory

La contestation de l'ordre et de la morale bourgeois, des systèmes classiques de savoir, des institutions telles que l'Église, l'université et l'école, mais aussi des structures de pouvoir géopolitiques comme le colonialisme et le capitalisme : autant de thèmes qui ont marqué la pensée de Michel Foucault, de Jacques Derrida et d'autres grands penseurs de la déconstruction. Cette « French Theory » a eu ses mérites historiques. Mais, selon Illouz, cette pensée a progressivement dérivé, dans ses déclinaisons les plus vulgaires, vers un ressentiment sourd et obtus.

Le « pouvoirisme » aujourd'hui dominant – terme qu'Illouz emploie pour désigner une *« vision englobante selon laquelle une conception assez large et nébuleuse du pouvoir façonne, à travers les textes et le langage, l'ensemble des processus sociaux et des interactions entre individus »* – s'est figé en un cliché empreint de suffisance morale : les puissants sont toujours mauvais, tandis que les opprimés et les démunis sont automatiquement bons, même lorsqu'ils recourent à la violence. Selon Illouz, Israël s'est ainsi retrouvé, dans cette « démonologie », du côté des puissants, non pas tant en raison de sa politique d'occupation en Cisjordanie (qu'elle critique elle-même) que du simple fait de son existence.

L'antisémitisme de gauche et l'antisémitisme musulman portent encore les traces de plusieurs décennies de propagande antioccidentale, initiée par l'Union soviétique et l'Iran (depuis 1979), puis prolongée par le discours postcolonial. Le schéma est le suivant : tous les Blancs sont présumés être des oppresseurs. Dans cette logique, les Juifs sont considérés comme des Blancs. Selon Illouz, les milieux postcoloniaux voient en Israël une pure *« entité oppressive »* : *« Dans la mesure où l'antisémitisme mobilise la haine du pouvoir, le discours anticolonialiste et antisioniste a réussi à s'inscrire dans le prolongement de la propagande antisémite diffusée par l'Union soviétique et certaines franges radicales de l'islam[A1] . »*

Les chapitres les plus explosifs du livre d'Illouz portent sur l'alliance antisémite grandissante entre les milieux d'extrême gauche et les milieux islamistes. *« Les convergences entre la gauche et l'islam sont particulièrement frappantes en France, le pays qui compte la plus importante minorité musulmane d'Europe (selon les estimations de 2016, 5,7 millions de personnes, soit 8,8 % de la population totale). »*

Le regard qu'Illouz porte sur la France présente un double intérêt. D'une part, un écrivain comme Michel Houellebecq avait déjà imaginé, des années auparavant, le scénario d'une majorité politique musulmane dans son roman *Soumission*. D'autre part, une essayiste comme Caroline Fourest, qui avait dénoncé très tôt cette alliance inquiétante entre l'extrême gauche et l'islamisme, s'est rapidement retrouvée dans le collimateur de la *cancel culture* de gauche à Berlin.

Convergences entre la gauche et l'islam

Illouz explique comment les mouvements politiques radicaux en France ont érigé l'antisémitisme en cause progressiste. Et l'électorat dont Houellebecq ne faisait que fantasmer l'existence dans *Soumission* existe bel et bien, à en juger par ce qu'Illouz expose à propos de la militante politique franco-algérienne Houria Bouteldja, porte-parole de longue date du Parti des Indigènes de la République (PIR), un mouvement d'extrême gauche : « Le PIR cristallise de manière remarquable les convergences décrites dans ce livre : entre la minorité afro-américaine aux États-Unis et la minorité arabe en France, qui affirment toutes deux subir une colonisation ; ainsi que leur identification totale à la cause palestinienne, tant par le biais de l'islam que par celui du discours décolonial "de gauche". »

Le PIR se dit en accord avec la récente révolte qui a ravagé les centres-villes français et affiche sur son site Internet le titre suivant : « De la Palestine à l'Afrique : en finir avec le colonialisme ! » On peut certes se demander dans quelle mesure un tel groupe dissident est représentatif de la pensée de gauche. Mais les idées radicales finissent souvent par gagner le courant dominant. Illouz observe également des alliances frappantes entre la gauche et les courants antisémites en Italie, en Grèce et au Royaume-Uni. À la lumière du succès

électoral de la gauche à Berlin et de son ouverture aux milieux antisémites ainsi qu'aux réseaux de criminalité organisée en clans, les lecteurs allemands peuvent se faire leur propre idée de la situation.

Illouz a écrit un ouvrage essentiellement théorique sur les dérives de la politique identitaire postmoderne. Ce livre pourrait à lui seul donner matière à des séminaires entiers dans les facultés de sciences humaines. Mais le public non universitaire qui se reconnaît dans les valeurs occidentales devrait lui aussi se pencher sur cet ouvrage, ne serait-ce que pour se prémunir. Car le mépris, les fantasmes d'anéantissement et le sabotage – autant de menaces dont Israël et les Juifs font régulièrement l'objet – pourraient bientôt s'abattre sur l'ensemble de l'Occident et sur les valeurs des Lumières qu'il défend : la réflexion, l'entendement et la raison. Illouz s'en prend avec une remarquable détermination à certains intellectuels qui interviennent dans le débat public (les *Public Intellectuals*), comme Judith Butler, pour qui la laïcité et la liberté d'expression ne seraient qu'une « version de l'identité occidentale » imposée aux autres. Quant à l'essayiste Ta-Nehisi Coates, qui qualifie Israël de « régime Jim Crow », Illouz dénonce chez lui une « tiktokisation de la pensée ».

La gauche doit revenir à une description rationnelle du monde : c'est sur cette exigence qu'Illouz conclut son livre, en citant Karl Jaspers : *« Nous devons rétablir notre disposition à réfléchir. Cela implique de ne pas nous laisser griser par des sentiments de fierté, de désespoir, d'indignation, de défi, de vengeance ou de mépris, mais de mettre ces sentiments de côté pour voir ce qu'il en est réellement. »*

Fidèle à la tradition théorique allemande, on ne peut que souhaiter voir davantage de Niklas Luhmann et moins de « French Theory » dans le discours académique : autrement dit, que celui-ci prenne ses distances avec l'implication personnelle et l'indignation morale passionnée pour privilégier une analyse froide. Mais une telle approche « anti-émotionnelle » peut-elle encore faire école à l'heure des réseaux sociaux ?

Eva Illouz, Über die Ursprünge des neuen Antisemitismus. Suhrkamp, 279 pages, 22 euros.